

Sept heures sur un radeau de sauvetage dans le Pacifique : Charline Picon raconte son naufrage en famille

Fabien Paillot

« Pas de houle, juste un clapot et un vent de moins de 15 nœuds... » [Charline Picon](#) n'en revient toujours pas. « C'était l'une de nos navigations les plus faciles, les plus sûres », insiste la championne de voile, [triple médaillée olympique](#) aux Jeux de Tokyo, Rio et Paris.

Pourtant, dans la nuit du vendredi 31 mai au samedi 1er juin, son catamaran « Luna Bay II » a heurté un OFNI (objet flottant non identifié) au large des îles Marquises, en Polynésie française. [Une brèche suivie d'une importante voie d'eau](#) ont mis un terme prématuré au voyage familial qu'elle avait entamé en octobre 2024 avec [son conjoint Jean-Emmanuel, dit Mano](#), et sa fille Lou, bientôt âgée de 8 ans.



Tout avait bien commencé pour la petite famille... Instagram/Charline Picon

Leur vie aurait surtout pu virer au drame en plein Pacifique et sous un ciel étoilé, à plus de 120 km de la première île habitée de Ua Pou. « Notre bateau s'est battu comme un fou pour nous garder en sécurité, il nous a permis de préparer notre sauvetage avec sang-froid et sans paniquer », raconte Charline Picon, soulagée d'avoir préservé les siens grâce à ce voilier.

Malgré un « dénouement heureux » et leur récent retour à La Rochelle (Charente-Maritime) auprès de leurs proches, la navigatrice et son compagnon restent marqués au fer rouge par ce naufrage.



Newsletter Coup d'envoi

Le meilleur de l'actualité sportive

« Cet OFNI, c'est comme si on avait été attaqués, comme si un chauffard nous avait percutés »

Tous deux « ressassent » les heures qui ont précédé l'arrivée de leurs sauveteurs. « On n'a rien à se reprocher. Cet OFNI, c'est comme si on avait été attaqués, comme si un chauffard nous avait percutés. On ne pouvait pas l'anticiper, pas le prévoir », estime la navigatrice.

« On se répète qu'on a eu les bonnes attitudes, les bons gestes... J'ai des réminiscences la nuit mais ça va mieux, chaque jour un peu plus. Mais j'ai toujours les mêmes questions : où se trouvait cette voie d'eau ? Aurais-je pu la réparer, faire quelque chose ? L'eau est montée tellement vite », confie Mano.

Cette aventure familiale et post-olympique avait pourtant débuté sous les meilleurs auspices,

après [la médaille de bronze](#) arrachée à Marseille lors des JO 2024 par la « [Team Mama](#) » formée par [Charline Picon et Sarah Steyaert](#), sa coéquipière. « Après 20 ans de préparations olympiques et de belles médailles, j'étais usée mentalement. J'avais besoin de prendre du temps avec mes proches, de me challenger aussi avec un nouveau projet », esquisse la championne, qui pratique la planche à voile depuis 1995.

Partis le 15 octobre de la Grande-Motte (Hérault) après avoir cédé une partie de leurs biens et acquis un catamaran d'occasion, Charline, Lou et Mano avaient dépassé le détroit de Gibraltar, les îles Canaries et Cap Vert avant les Antilles et le canal de Panama. Depuis, ils naviguaient sans encombre en Polynésie et n'imaginaient pas rentrer en France métropolitaine avant l'automne prochain.

« Cette nuit-là était tellement agréable », embraie Mano, à la barre lorsque l'OFNI l'a percuté. « Lou dormait à mon côté. On lui avait fait un petit lit, elle voulait voir les étoiles filantes », sourit son père. Charline Picon se reposait, elle, dans une cabine, prête à prendre la relève.

« On garde notre calme pour Lou mais on commence à avoir peur »

« Je ne dormais pas. Le choc a été énorme, violent. En moins d'une minute, j'avais de l'eau jusqu'aux chevilles », détaille-t-elle. Sans même se parler, les deux conjoints engagent alors une course contre-la-montre. Lui tente de repérer la brèche. Trop tard, l'eau atteint déjà les genoux. Mano affale les voiles et commence minutieusement à préparer l'annexe, puis le radeau de survie.

De son côté, Charline Picon prévient les secours. Mais la connexion satellitaire ne fonctionne plus, et la radio VHF n'a aucune portée. « Je lance un *mayday* mais on est au beau milieu du Pacifique ! »

Reste la balise EPIRB qui permet aux secours de localiser un navire en détresse. La famille en possède une. Problème : rien n'indique sur ce modèle si le signal a été reçu par quelqu'un. « Là, on croise les doigts... On garde notre calme pour Lou mais on commence à avoir peur. Notre cerveau fait des nœuds », souffle Charline Picon qui réunit de l'eau, des vivres et les passeports, parée pour l'inconnu. Lou aussi prépare ses affaires et n'oublie pas ses doudous. « Le seul moment où elle s'est sentie en danger, c'est quand le catamaran a commencé à gîter », se remémore sa mère.

Débutent alors sept heures d'attente pétrie d'angoisse sur le radeau de survie. Le signal du « Luna Bay II » a-t-il été intercepté ? « Lou est restée hyper zen. Moi, je ne tenais pas en place. Tout ce temps, j'ai gambagé... Et il fallait écoper toutes les cinq minutes à cause d'une fuite sur le radeau », explique Mano.

« Là, je me suis effondré, j'ai fondu en larmes »

Le catamaran finit par sombrer entre deux eaux. « Le vent nous pousse vers le Japon ou l'Australie situés à des milliers de kilomètres, et nous sommes à l'écart des routes habituelles. J'ai commencé à préparer Lou à l'idée qu'on pourrait... y passer la nuit », retrace Charline Picon.

Leurs anges gardiens, pourtant, sont déjà en route. Le Centre de coordination de sauvetage aéromaritime de Polynésie française (JRCC) situé à Tahiti, a capté la balise EPIRB. Un avion de la Marine nationale finit par survoler le radeau. Mano lance une première fusée qui dysfonctionne. La seconde sera la bonne.

« Là, je me suis effondré, j'ai fondu en larmes », avoue Mano. Plus tard, il apprendra que les pilotes ont repéré le catamaran « à vue » sans pour autant le détecter au radar. Autrement dit :

l'avion Gardian aurait pu rater les naufragés « si les conditions avaient été plus mauvaises... »

Trois heures s'écoulaient encore avant qu'un « bateau copain » n'apparaisse à l'horizon, dérouté à la demande du JRCC. Il s'agit du « Stardust », barré par un couple d'amis, l'Américain John Ward et son épouse française. Hasard des gens de mer : ce couple a déjà sauvé d'autres marins par le passé après qu'un voilier a coulé « en quelques secondes ».

Cette fois, le « Luna Bay II » a mieux résisté. Et John a anticipé sa dérive pour le retrouver au plus vite. Charline, Lou et Mano sont sains et saufs. Direction Nuku Hiva, l'île choisie pour retrouver la terre ferme. Hasard des vies sauvées : la famille embarque sur... le même catamaran qu'elle vient juste de voir sombrer.

« Le même modèle ! Ce dénouement a été assez dur, confesse Charline Picon. Chaque bruit me faisait un peu peur. Pendant ce temps, au moins, Lou dormait entre nous deux. » Mère et fille enchaîneront avec une mauvaise grippe, « clouées au lit durant 5 jours », avant d'émerger de ce cauchemar.

Dès leur retour, Charline, Lou et Mano ont bénéficié d'un soutien psychologique. Une aide nécessaire et bienvenue, insistent-ils. « Je suis très émotive mais j'arrive à tout couper dans les situations stressantes. Émotionnellement, pour moi, ça a été difficile quatre jours après le naufrage », explique la championne olympique. « Aujourd'hui, j'ai peur. Il me faudra du temps, et peut-être plus que Charline, pour reprendre confiance en moi », avoue Mano sans détour.

« On se sera sauvés ensemble »

Le couple se donne tout l'été pour souffler « en famille ». Lou a rendu visite à « sa maîtresse et ses copains », elle les retrouvera en septembre. Mais cette histoire d'amour et d'entraide pourrait connaître une suite. Charline Picon y pense déjà : « Ce projet a un goût d'inachevé, j'aimerais bien finir cette aventure. J'ai une piste avec des copains ».

Mano cherche, lui, à trier les bons et les mauvais souvenirs. Ce naufrage, dit-il, « c'est peut-être la plus belle chose de notre voyage. On se sera sauvés ensemble. »